

# EXPÉRIENCE D'EXPRESSION LIBRE... EN PRISON !

Georges ABOUT  
3, place de la Croix-d'Autel  
Ennery, 95300 Pontoise

La «formation continue» est, certes, un des grands chevaux de bataille d'un régime qui semble s'intéresser aux individus une fois que sa politique scolaire les a menés à l'échec.

Ma spécialisation en transition m'a tout naturellement porté à m'intéresser à ce type de pédagogie et c'est avec beaucoup d'engouement (mais aussi une certaine appréhension) que j'ai accepté de faire partie d'un groupe de travail fonctionnant sur la maison d'arrêt de Pontoise.

Appréhension, parce qu'après une dizaine d'années «d'esprit Freinet», il s'agissait pour moi — qui y croyais profondément — d'en éprouver le bien-fondé sur un public un peu particulier : celui de l'univers carcéral. Expression libre, non-directivité, autogestion, travail individualisé, autant de techniques qui convenaient à de jeunes individus en situation relativement stable mais dont je m'inquiétais de savoir si elles «cadraient» avec les préoccupations complexes de détenus (très souvent récidivistes). Je vais essayer de relater cette expérience dont le succès (même momentané) prouve — s'il en était besoin — l'exactitude de vues et d'attitudes de la «pédagogie moderne» dont la mise en application efficace au second degré et en Faculté dément l'idée qu'il s'agit là d'une «idée parcellaire et sans fondement profond d'un certain enseignement à l'école primaire».

Avant d'entrer dans le vif du sujet, il me semble important de noter la différence qui existe entre une «maison d'arrêt» et une «centrale». La «maison d'arrêt» est une prison d'accueil pour les détenus en instance de jugement, alors qu'une «centrale» reçoit les détenus qui purgent leur peine. C'est dire que dans la première la population est fluctuante et les séjours souvent courts, ce qui représente une première difficulté pour l'enseignement.

Il n'était pas question pour moi de faire en «lettres» des cours didactiques ; d'abord parce que cela ne cadrerait pas avec mes convictions pédagogiques, mais aussi parce que l'hétérogénéité des participants et leurs présence (involontairement) irrégulière aux cours ne permettait pas une telle pratique. Il n'empêche qu'au premier cours, face à ceux que l'on considère comme les rebuts de la société, je me demandais — avec une certaine anxiété — comment seraient perçus mes propositions d'expression libre (il s'agissait ni plus ni moins que de faire écrire un «texte libre») et d'autogestion ? Ma première surprise et ma première satisfaction sont nées dès ce premier cours. Ce qui va suivre va peut-être sembler dénué de modestie à certains, mais je ne peux expliquer autrement ce qui s'est passé en ces moments privilégiés : après un petit laïus et une courte discussion collective, les cahiers sont sortis et les crayons ont couru sur les feuilles, les remplissant la plupart du temps de confidences à peine voilées. Le secret auquel je me sens profondément tenu, m'empêche de livrer ce qui fut pour deux ou trois un véritable cri du cœur. Et je ne m'explique la chose que parce que je crois que l'enseignement Freinet a — par conviction et habitude — un abord et une attitude que je qualifierais de

«rogérienne» en ce sens qu'elle dénote spontanément un respect de «l'autre» jusque dans ses erreurs et un comportement authentique. Je ne peux m'expliquer autrement cette confiance énorme et spontanée qu'ont placé en moi ces (souvent) «durs» et qui n'a fait que croître en trois mois (soit vingt-quatre séances d'une heure et demie). Il m'a été facile, par la suite, de «programmer» à partir de chaque copie un travail de révision de grammaire et des thèmes de réflexion qui ont alimenté des débats souvent très riches et très serrés.

La question que s'est posée le groupe de travail des formateurs, dans une de ses réunions de synthèse, a été de savoir si ces débats (ou ces discussions) qui étaient très fréquents et au cours desquels, souvent, un des participants soumettait son cas très personnel à la réflexion du groupe, si ces débats donc représentaient une perte de temps par rapport à un schéma d'acquisition assez strict, ou s'il reflétaient un besoin vital pour le groupe.

Nous avons acquis la certitude — dans l'univers assez particulier où vivaient nos enseignés — que cette ouverture sur la vie, cette confrontation au «dialogue» (au sens hégélien du terme), ce défolement presque perpétuel était une étape nécessaire d'une rééquilibration possible et cela permettait à l'animateur de réaliser combien parcellaire et incomplète était la vision des choses et l'appréhension de la vérité pour la plupart des membres du groupe. Il est apparu que ces moments de discussion devenaient des moments privilégiés de «restructuration» (relative) de la personnalité dans la mesure où des problèmes dont le poids étouffait l'individu, étaient plus ou moins pris en charge par le groupe. Et il est apparu évident que sans cette étape décisive, des acquisitions intellectuelles durables n'étaient pas possibles.

Le groupe vit en autogestion pédagogique, en ce sens que c'est lui qui décide à la fin de chaque séance de ce qu'il fera la séance prochaine, contenu qui peut être remis en cause pendant la séance elle-même si des événements ou faits nouveaux le justifient. L'animateur, lui, cherche à être le reflet du groupe et à «prolonger» la réflexion concernant les thèmes à aborder en proposant un ou plusieurs textes d'auteurs qui — de plus — serviront de base à une «étude de texte». C'est bien entendu par ce biais que la poésie a pris une place importante dans notre bibliographie parce que j'ai essayé de faire sentir combien dense, chargé de pensées profondes et sujet à interprétations diverses (donc source d'idées nouvelles) était un poème. Par le choix de certains textes (Boris Vian, Jacques Prévert, Baudelaire et Verlaine) j'ai voulu leur faire sentir à quel point la poésie (celle que l'on écrit ou celle que l'on lit) pouvait être un «exutoire» à l'amertume, la rancœur ou l'anxiété de situations traumatisantes. Mon but profond, le sens que je donne à mon intervention dans ce monde, c'est de faire découvrir à ces êtres — qui sont très souvent des inadaptes sociaux — les richesses de leur «moi» ; les beautés cachées de la vie, l'envers d'un monde dont, bien souvent, ils ne voyaient que l'aspect superficiel.

A ce niveau de travail (travail poétique), j'ai lancé l'idée d'un déblocage de l'expression par des techniques telles que celles du «cadavre exquis» des surréalistes, techniques auxquelles je m'étais confronté en stage avec Le Bohec. Et, oh surprise ! l'idée a été acceptée avec enthousiasme et les résultats ont dépassé en valeur de forme et de fond tout ce qu'on pouvait — a priori — en attendre avec de tels groupes.

Ce n'est pas une conclusion que j'apporterai à cet article, parce que l'expérience se poursuit et m'apportera certainement encore matière à réflexion ; c'est un bilan, le bilan de dix ans d'esprit Freinet que le travail à la prison de Pontoise renforce et me fait avancer ce qui suit, à savoir :

1. Que les idées fondamentales de notre mouvement ont des racines profondément humaines puisqu'il se vérifie chaque jour un peu plus qu'elles sont valables dans n'importe quelle condition de travail. Comment en serait-il

autrement si l'on considère que l'esprit Freinet — et plus généralement l'esprit moderne — c'est avant toute chose un authentique respect de l'individu que l'on cherche à épanouir grâce à un «climat» de compréhension, et dans un réseau d'échanges inter-individuels qui favorise la création, même et surtout si celle-ci s'effectue en tâtonnant.

2. Que là, comme dans nos classes où dans n'importe quelle situation d'éducation, il apparaît évident que les progrès de l'enseigné **ne passent pas par l'acquisition de «contenus»** déversés par l'enseignant, mais que ces progrès ne seront possibles (et presque sans le concours du maître) que lorsque l'individu aura découvert et développé sa propre valeur, sa propre potentialité au sein d'un groupe.

Le croire est une chose, en vérifier la vérité profonde au travers d'expériences multiples et diverses est autre chose et c'est là le but de mon écrit.

# R.I.D.E.F 1976 en Pologne

Edmond PLUTNIAK  
1, place de la Mairie  
Bavincourt, 62158 L'Arbre

C'est la région de Varsovie qui accueillera la IXe R.I.D.E.F. dans la première quinzaine du mois d'août 1976. Nous sommes nombreux déjà à nous enthousiasmer pour cet événement. Par bien des côtés, la Pologne nous intéresse et nous fascine.

Pays de 1 000 ans d'histoire glorieuse, actif co-artisan du patrimoine de science, de culture et de l'art de l'humanité ; il n'est pas un domaine qu'il soit pratique ou théorique, qu'il touche au progrès scientifique ou à l'émancipation humaine où elle n'ait apporté une large contribution. C'est à juste titre que le plus grand des humanistes de la renaissance, Erasme, l'appelait : «la patrie des savants». La Pologne a donné au monde nombre de sommités scientifiques : Copernic, Marie Sklodowska-Curie, Zygmunt Wroblewski et Karol Olszewski qui furent les premiers à liquéfier l'oxygène et l'azote, le linguiste Baudouin de Courtenay, l'ethnologue Bronislaw Malinowski... La Pologne est également la patrie d'une pléiade d'écrivains dont l'œuvre est d'une portée universelle : Adam Mickiewicz, Juliusz Slowacki, Henryk Sienkiewicz... Nombre de polonais se sont également illustrés dans la musique, les arts plastiques et l'art dramatique.

La Pologne a été souvent contrainte au cours de son histoire à lutter pour son indépendance, elle a été dévastée à maintes reprises par les guerres dont la dernière (1939-1945) a fait un nombre effrayant de victimes : 6 millions de morts et a entraîné la destruction de plus de 40 % du patrimoine national. En moins de trente ans, le pays s'est entièrement reconstruit. Aujourd'hui, c'est un pays de changements dynamiques et de développements impétueux dans tous les domaines de la vie.

C'est à tout cela que nous allons nous intéresser en Pologne mais aussi à la culture populaire qui en Pologne, plus qu'ailleurs, porte vraiment son nom. C'est le paysan dans sa campagne, qui après le travail des champs, tisse, dessine, crée de ses propres mains des œuvres d'art pour son plaisir ; c'est l'ouvrier qui rentrant du chantier ou de l'usine s'adonne à la culture, au théâtre créateur et au sport qui nous passionneront dans ce pays qui est plus qu'un autre peut-être, ouvert à la pédagogie Freinet.

Pendant, une terrible barrière linguistique va se dresser à tous les participants de cette R.I.D.E.F. En effet, il est impensable que les français puissent en une année, apprendre suffisamment la langue polonaise pour communiquer avec nos camarades

polonais ou que les Polonais puissent apprendre suffisamment le français. Seule, la langue internationale espéranto peut être suffisamment maîtrisée en une année d'étude, pour permettre des contacts directs d'homme à homme sans passer par les pertes de temps et d'argent que représentent les interprètes. La massive participation des espérantistes de l'I.C.E.M. et des espérantistes polonais permettra à tous les ateliers de fonctionner avec comme langue de travail l'espéranto. Tous ceux qui feront cette année le (petit) effort de se mettre à l'étude de la langue internationale auront la (grande) satisfaction de profiter pleinement de leur séjour polonais et d'être en possession d'un merveilleux outil de communication.

Ce n'est pas un hasard si nous utilisons l'espéranto en Pologne : c'est à Varsovie qu'est née il y a quatre-vingt-huit ans la langue internationale.

## Responsable de la R.I.D.E.F. :

Jean et Louise MARIN  
9, rue Adrien Lejeune  
93170 Bagnole (Tél. 287.64.45)

## Cours d'espéranto gratuit de l'I.C.E.M. (par correspondance). Ecrire à :

Léo LENTAIGNE  
3, avenue de la Gaillarde  
34000 Montpellier  
(Joindre une enveloppe timbrée pour la réponse.)

## Stage espéranto I.C.E.M. : en juillet 1976 (juste avant la R.I.D.E.F.). Ecrire à :

MAISON CULTURELLE ESPERANTISTE  
Château de Grésillon  
49150 Baugé  
(Joindre une enveloppe timbrée pour la réponse.)

Pour apprendre l'espéranto seul : Méthode Assimil : *L'Espéranto sans peine.*